

L'autre dit : l'écouter se lassant à la fin,

Lui dit : " Trêve de flatteries,

De promesses en l'air et de cajoleries !

C'est mon lait que tu veux ; prends donc, et, par pitié,

Que je n'entende plus tes sermens d'amitié. "

Peuple, si le pouvoir t'accable de caresses,

Tu promet des rubans, des emplois, du bonheur,

Ce sont, n'en doute pas, propos de suborneur.

Sois sûr qu'en terminant ses harangues traîtresses,

Il te dira : " Bon peuple, un million, s'il te plaît. "

Car nous sommes sa vache à lait

AMOUR ET TOURMENT. (Historique.)

Suite et fin.

J'orange grondait cependant toujours avec plus de violence sur leurs têtes. Encore quelque tems et ils devaient se séparer pour toujours. Dire tout ce qui se passait dans l'âme d'Oswald, peindre les déchiremens de son sensible cœur serait impossible. Il faudrait pour présenter à l'imagination toutes ses souffrances avoir éprouvé comme lui les poignantes émotions que cause un amour malheureux. Mais le lecteur sensible pourra mieux concevoir, qu'on ne pourrait le lui décrire, le sort de l'homme qui croit avoir identifié son existence avec une femme créée à l'image de son cœur, de l'homme qui, après avoir puisé dans de longs regards cette nouvelle vie dont elle devient l'âme et le souffle, se voit tout-à-coup arraché à ses affections. Son cœur horriblement pressé ne bat plus aux intérêts mondains, ne palpite plus que lorsque le moindre objet vient lui rapporter quelque étincelle du souvenir qui fait à la fois son charme et son malheur. Isolé dans la foule il cherche une solitude où rien ne puisse le distraire de ses pensées ; mais il ne la trouve nulle part. Les êtres indifférens qui l'entourent ne concevant rien au feu intérieur qui le consume, condamnent ce qu'ils appellent sa folie et multiplient ainsi dans son âme saturée de misanthropie les causes d'amertume déjà trop nombreuses.

Mais abandonnons ces tristes réflexions auxquelles l'auteur de ce récit s'est trouvé entraîné malgré lui par l'intime amitié qui l'unit au malheureux Oswald. Hâtons-nous de reprendre la relation simple des incidents qui amenèrent leur séparation ; ils parleront assez et le lecteur en tirera sans doute lui-même la conclusion que la société, en s'opposant par de vains motifs de convenance à l'union des cœurs qui se comprennent, prépare dans son sein une plus grande somme de malheurs et de désordres que tout ce qu'il pourrait y avoir au monde de ce que le vulgaire intéressé veut bien appeler : *Unions mal assorties.*

Oswald ne pouvait plus voir Corrine que rarement, en conséquence de la surveillance incessante de l'Argus qui croyait mériter beaucoup par le soin qu'il prenait à l'isoler. Mais un amour sincère ne peut que s'accroître par les obstacles qu'on lui oppose. Les deux amans trouvèrent bientôt les moyens de s'écrire, et leurs lettres peignirent avec d'autant plus d'éloquence leurs sentimens mutuels que la timidité, qu'inspire toujours la présence de l'objet aimé, n'était plus la pour modérer le feu de leurs expressions. Quelque douce que soit la situation d'un amant qui acquiert la certitude d'être aimé ; l'idée d'être si près de Corrine et d'en être cependant séparé peut-être pour toujours devint bientôt insupportable.